

Orgie visuelle et cafouillage mnémonique

Trance, Grande-Bretagne, 2013, 1 h 41

Maxime Labrecque

Number 285, July–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, M. (2013). Review of [Orgie visuelle et cafouillage mnémonique / *Trance*, Grande-Bretagne, 2013, 1 h 41]. *Séquences*, (285), 58–58.

Trance

Orgie visuelle et cafouillage mnémonique

Danny Boyle tente – une fois de plus – de prouver à tous qu'il est plus branché que jamais. Son film, qui présente un montage inutilement tarabiscoté, laisse une grande place au spectateur, mais n'a pas la finesse espérée. Il s'agit davantage d'une suite de scènes rappelant un long vidéoclip, où la musique et le visuel occupent presque toute la place.

Maxime Labrecque

Certes, il y a bien une intrigue évoluant autour du vol d'un tableau de Goya, mais le film, ponctué de musique techno et de couleurs vives, est davantage marquant dans sa forme visuelle et sonore que dans son fond. D'un autre côté, d'aucuns diront que Boyle emmène son spectateur ailleurs en le forçant à travailler pour comprendre l'histoire qui alterne entre la réalité, le fantasme et l'imagination. Mais se serait-il égaré dans un délire visuel? Non pas que son film manque d'originalité, mais il semble que l'on ait passé au malaxeur *Ocean's Eleven*, *Memento*,

Inception et *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, ce dernier exemple mettant l'accent sur les mémoires volées, ou effacées, afin de produire un milkshake résolument hip. Ce faisant, le film propose une structure en apparence complexe, donnant au spectateur la satisfaisante impression d'être intelligent, lorsqu'il parvient à établir des connexions et à départager la réalité diégétique des rêveries du personnage principal. Par une sorte d'effet miroir, le spectateur, qui se trouve alors si perspicace, ne peut que saluer le travail de Danny Boyle.

Cela dit, on doit tout de même souligner l'impressionnante versatilité de Boyle. Avant *Slumdog Millionaire*, il était parvenu à jongler si aisément avec les genres et les styles qu'il demeurait inclassable. Qu'on pense à l'excellent *28 Days Later...*, qui revisitait le cinéma post-apocalyptique d'horreur, ou encore au mystérieux et trop peu connu *Sunshine*, qui constituait une incursion tout à fait louable dans le cinéma de science-fiction. Mais avec *Trance*, Boyle est passé à côté de quelque chose. On sent où il a voulu aller, mais il ne parvient qu'à produire un artifice visuel et narratif qui, au fond, n'est que de la poudre aux yeux. Le casting, heureusement, est cohérent. Simon (James McAvoy), en compétent commissaire-priseur, emmène le spectateur dans les méandres de sa pensée. Dès le début du film, il s'adresse fréquemment à la caméra, en tentant d'être de connivence avec le spectateur. Mais ces apartés, purement fonctionnels, ne servent qu'à faire comprendre les mesures de sécurité entourant une vente aux enchères, en soulignant des éléments qui serviront au spectateur par la suite. On place les pièces pour mieux le «détourner». Puis, temporairement amnésique, Simon est confié aux bons soins d'Elizabeth Lamb, hypnotérapeute à la voix envoûtante. En ce sens, il s'agit d'un choix judicieux qui présente une facette plus délicate et zen de Rosario Dawson, aux allures de femme fatale.



Distinguer la réalité du fantasme

Trance est un film nocturne. Ce qui marque, ce sont ses couleurs criantes et vives, saturées, rappelant toute la palette du néon. Les plans sont rarement fixes, témoignant d'un certain sentiment d'urgence qui s'atténue lors des scènes d'hypnothérapie. On joue avec la profondeur de champ sans arrêt, ce qui provoque de nombreux flous optiques, sans doute un renvoi peu subtil au flou amnésique du personnage principal. En outre, la facture visuelle n'est pas sans rappeler certaines scènes quasi oniriques de *My Blueberry Nights* de Wong Kar-wai, ou encore les scènes de club dans *25th Hour* de Spike Lee, dans lequel jouait d'ailleurs Rosario Dawson. Il s'en dégage une certaine sensualité qui a au moins le mérite d'éviter les teintes pastel fades et les contrastes atténués; les moments intimes ne s'en trouvent que plus dynamisés. Les scènes d'action, quant à elles, revêtent un air quasi irréel, cru et résolument urbain. Au final, énergisé et envoûté par ce festin visuel alléchant, le spectateur suit, tel un détective, les indices laissés dans le film, afin de reconstruire le casse-tête narratif, présenté de manière éclatée. Mais ce n'est pas parce que *Trance* brouille les pistes – au point où l'on ne sait plus distinguer la réalité du fantasme – et qu'il utilise une direction photo éclatante, qu'il faut crier au génie. On peut tout de même apprécier l'exercice de style et se prêter au jeu. *Trance* n'est pas un échec, loin de là, mais ce n'est pas non plus le coup du siècle. En outre, la finale – en plus de constituer un placement de produit Apple – présente, en badinant, une sorte de pastiche du dilemme dans *The Matrix*: la pilule rouge ou la bleue? On continue ou on oublie tout? ☹

■ Origine : Grande-Bretagne – Année : 2013 – Durée : 1 h 41 – Réal. : Danny Boyle – Scén. : Joe Ahearne, John Hodge – Images : Anthony Dod Mantle – Mont. : Jon Harris – Mus. : Rick Smith – Son : Glenn Freemantle – Dir. art. : Katrina Dunn – Cost. : Suttirat Anne Larlarb – Int. : James McAvoy (Simon), Rosario Dawson (Elizabeth), Vincent Cassel (Franck) – Prod. : Christian Colson, Danny Boyle – Dist. /Contact : Fox.